

DE L'EXIL À « LA VIE DÉLIVRÉE » – LES PATRIES D'OSCAR MILOSZ

JANINE KOHLER

Présidente de l'Association Les Amis d'Oscar Milosz

Mots clés : *Oscar Milosz, exil, patries, enfance, Czereia, itinéraire.*

Key words: *Oscar Milosz, exile, homeland, childhood, Czereia, route.*

En 1920, en réponse à un article du Comte Prozor, autre exilé lituanien, Milosz écrivait : « Comme Vous avez exprimé ces angoisses du voyage immense imposé à un Lituanien de notre classe qui se cherche ! C'est une tragédie absolument incompréhensible pour les autres races et les autres nationalités – peut-être même pour les Polonais et les Juifs » (Cahiers des Amis de Milosz, 1972). C'est bien de ce « voyage immense » qu'il est question dans ce colloque et pour chacun des auteurs envisagés.

Milosz est le « fils de ses œuvres ». C'est par la création littéraire qu'il cherchera son chemin, car dit-il, la poésie est là « pour situer toutes choses ». Mais, avec quels repères se « situer » quand on est exilé ?

Le thème de ce colloque m'a rendue attentive à une constellation de mots familiers à Milosz : pèlerinage, itinéraire, passage, parcours, départ, retour, voyage. Tout dit le mouvement incessant. Milosz se mettra très tôt en chemin, mais sa quête est difficile, car pour trouver sa vraie patrie, l'homme doit savoir d'où il est exilé.

Or, rien n'a jamais été simple pour Milosz. Né dans un pays qui n'existe plus, la Lituanie, dont il ne sait pas la langue et connaît peu la culture, il sera cependant chargé de le représenter. Et tout en continuant à le représenter, il demandera un jour la nationalité française. Dans son enfance, il parla, en même temps, le russe de son pays la Biélorussie, le polonais de son précepteur, le français de sa gouvernante et il entendit d'autres langues encore.

Au fil du temps, plusieurs patries vont se dessiner dans son œuvre, jusqu'au jour où il atteint enfin ce qu'il appelle « le Lieu seul situé ». En accédant à cette ultime patrie, il trouve la paix. Il peut écrire : « C'est la vie délivrée » (Poésies II, 1960).

Première étape du voyage : le pays de l'enfance

Milosz lui-même nous renseigne sur sa présence en « Lituanie historique ». Il le fait de façon claire, dans de nombreuses lettres et dans deux documents biographiques : l'un destiné à Jonas Grinius qui fut le premier à soutenir une thèse sur Milosz, à l'Université de Kaunas, peut-être ici même, en 1930. Il le fait encore lors de sa demande de naturalisation française, datée de juin 1930. Rappelons que Milosz fut nommé docteur honoris causa de l'Université de Kaunas, en 1937, pour son soixantième anniversaire.

Dans ces documents, il nous apprend qu'il a vécu à Czerėia de 1877 à 1889, date à laquelle il arrive à Paris pour ses études. Chaque été, il retourne dans son pays. En 1902, il est rappelé en Lituanie pour une affaire de succession. Et là, jusqu'en 1906, il hésite. Où se fixer ? Quelle patrie choisir ?

Il fait part de ses hésitations à Christian Gauss : Vivre à Paris ? « Je n'ai personne là-bas à qui je sois attaché particulièrement. » Ici ? « Je n'y aime personne et l'on n'y tient pas beaucoup à moi. » (Lettres à Christian Gauss, 1976, 49). Un instant, il songera même à s'installer dans l'Italie de sa grand-mère paternelle, la cantatrice Natalia Tassistro de la Scala de Milan, figure de rêve qui passe comme une légende dans son œuvre. Finalement, en 1910, ce sera Paris.

Cette réalité-là s'est métamorphosée de façon contradictoire dans son œuvre. Deux Lituanie vont en surgir : celle des *Zborowski*, décadente et désolante, celle des *Symphonies*, lumineuse et consolante. Les deux textes sont travaillés dans les mêmes années 1911-1913.

Le pays de l'enfance est vécu comme le **lieu des absences**. Absence de frontières, pays indéfinissable, « couleur de silence et de temps ». Ses paysages se noient dans la brume et son histoire s'est perdue. Le narrateur du roman déplore ainsi cette perte : « Rien à défendre, personne à servir ; je suis le fils d'une patrie morte, voilà le grand malheur de ma vie. » (Les *Zborowski*, 1982, 189). Ce thème de la décadence, de la détérioration a été analysé de façon très intéressante, lors du colloque de Fribourg en Suisse, par Simone de Reyff. Elle a montré comment les descriptions de la maison des ancêtres, les portraits des personnages, tout signifie la fin d'un pays, d'une culture, d'une famille.

Un thème plus discret, mais très présent, parcourt encore ces textes, accentuant le désarroi des personnages, celui de **la mésalliance**.

Henry Zborowski déclare qu'il est « un intrus semi-judaïque dans une lignée de preux », il se dit « fils d'Esther la juive » (Les *Zborowski*, 1982, 145). Récemment, un article de nos *Cahiers* était consacré à une analyse de Milosz « parfait judéo-chrétien ». L'auteur montrait comment cette ambiguïté ethnique avait troublé Milosz dans sa vie personnelle, alors que sur les plans intellectuel et spirituel, elle l'avait formidablement enrichi. Ce thème de la mésalliance se retrouve à plusieurs reprises dans son œuvre.

Cette complexité exprimée dans sa création littéraire se devine aussi dans les signatures de Milosz. Nous connaissons à peu près 350 lettres ; elles comportent 23 signatures différentes. Signe d'une certaine difficulté à habiter son nom. Plus tard, il assumera cet héritage en affirmant, toujours à son ami Christian Gauss : « Je suis un mélange du sang royal de mes ancêtres paternels et du sang biblique de mes ascendants maternels. » (Lettres à Christian Gauss, 1976, 83).

Mais voici que, presque dans le même temps, surgit des poèmes **un autre pays de l'enfance**, celui des *Symphonies* (Poésies II, 1960). Le pays transfiguré devient le paradis perdu. Au cœur du pays lituanien, dans un passé de légende, se dresse le château des ancêtres, entouré du « beau jardin complice », il protège l'enfant qui, la nuit, se laisse bercer par « le sourd murmure nocturne de l'allée ». Et le poète écrit :

« Je dis : ma Mère. Et c'est à vous que je pense, ô Maison !
Maison des beaux étés obscurs de mon enfance. »

Rassurante et protectrice, cette patrie de l'enfance a enchanté de nombreux lecteurs. Encore aujourd'hui, en France, Milosz est connu pour ces poèmes-là. Mais ces émerveillements nostalgiques sont fragiles. Czerėia est aussi le lieu de la solitude et des arrachements :

« Le dernier soir était venu et avec lui la fièvre / L'insomnie et la peur. »
 Et les retours ne sont pas plus heureux :
 « J'étais un étranger / Dans la maison penchée / de mon enfance. »
 Et plus loin :
 « ...Maintenant j'étais là... / Et il n'y avait plus personne. »
 « Le silence ne m'aimait plus. La lampe s'éteignit. »

Le philosophe Paul Ricoeur dit que « notre langage en sait plus que nous ». Sous les images du bonheur, le langage des *Symphonies*, en dépit de son créateur, révèle une souffrance. Tout cela était-il « Un pur mensonge, un battement de mon cœur entendu en rêve ? » Quel est le statut de la réalité ainsi ressuscitée ? Pure illusion ? L'auteur s'éprouve en exil, non seulement d'un pays, mais du moi de son enfance. La parole poétique a joué le rôle de révélateur. Elle a soulevé le voile des apparences. La vraie patrie, n'a pas été trouvée ; la quête continue.

C'est alors que fait irruption une patrie concrète. Un port d'attache s'offre à l'exilé.

En 1916, Milosz, qui est russe, est mobilisé à Paris, en tant qu'interprète. Il entend parler d'un mouvement national lituanien.

En 1918, la Lituanie proclame son indépendance et Milosz choisit d'être Lituanien. Ce n'était pas si simple ! Il aurait pu choisir la Pologne. Il donne les raisons de son choix dans différentes lettres : ce sont les paysans lituaniens qui depuis des siècles travaillent pour sa famille ; il n'apprécie pas la « politique agressive » de la Pologne.

Dès sa nomination comme délégué diplomatique, il travaille avec ardeur pour sa patrie. Son ami Petras Klimas, qui lui succèdera à la Légation de Lituanie en France, évoque ces premières années de l'indépendance et déclare : « La venue de Milosz dans notre délégation fut un vrai don du ciel. » Milosz sait toutes les langues et entretient de nombreuses relations. Il est un collaborateur précieux, capable de travailler des nuits entières, dit encore Petras Klimas. C'est lui qui rédige tous les textes diplomatiques qui sortent de la Légation et, paraît-il, rendaient jaloux les Français du Quai d'Orsay, étonnés devant l'élégance de ces notes (Cahiers des Amis de Milosz, 1979).

De toutes les manières possibles, Milosz cherche à faire exister son pays, rayé des cartes depuis 1795. Il écrit de nombreux articles, fait des conférences, traduit du russe ou du polonais poèmes et textes parlant de la Lituanie, invite des artistes et des musiciens lituaniens à Paris. Dans une étude très intéressante, Geneviève Dručkutė de l'université de Vilnius montre comment Milosz a « inventé » sa Lituanie (Cahiers des Amis de Milosz, 1979). Elle cite les ouvrages dont il s'est servi pour se familiariser avec l'histoire et la culture lituaniennes. Devant un public français sous le charme, il invente une Lituanie au passé valeureux, un peuple lituanien pacifique, vivant en harmonie avec la nature. Il entraîne ses auditeurs vers une « contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante ». Ces textes ressemblent à des contes, dit encore G. Dručkute. Une Lituanie idéalisée naît sous sa plume de poète. « Cette contrée merveilleuse m'a donné toute son âme », affirme-t-il.

Grâce au verbe de Milosz, dit G. Dručkute, ce pays de rêve a reçu une âme, pendant que la réalité diplomatique lui donnait un corps. Dès 1920, Milosz écrivait à son ami Prozor : « Ce besoin d'une patrie réelle, qui est un stimulant si puissant pour mon activité, Vous seul l'avez compris. » La patrie réelle, concrète et limitée, fut un tremplin qui lui permit de créer une patrie idéalisée et transfigurée.

Puis, peu à peu, Milosz élargit sa « petite patrie », comme il se plaisait à l'appeler. D'abord **dans l'espace**. Dès 1919, il évoque la nécessité d'une fusion des États baltes, quand il parle de la Lituanie, c'est toujours en relation avec les deux autres pays baltes ; puis il imagine la création des États-Unis d'Europe. Dans la fameuse conférence de mars 1919, il commence ainsi : « Oui, filles et fils de la race indo-européenne, je vous parle de votre berceau ». « Cette terre est ma mère et votre lointaine ancêtre. » Il cherche à imposer une Lituanie plus vaste que son territoire (Deux Messianismes politiques, 1990).

Il l'évoque ensuite dans son passé légendaire. En transposant contes et *daïnos*, il la plonge dans un temps mythique, celui des commencements. Il ancre son pays bien solidement dans les origines fabuleuses. Il élargit sa culture à l'universalité. « La mythologie lituanienne rappelle singulièrement celle de l'Inde... dans certaines régions, elle s'apparente au folklore grec. » C'est en 1927, qu'il traduit avec Mme Urbšys *La Vestale*, l'opéra de Bacevičius, qui met en scène une légende lituanienne. Le merveilleux mythologique et la fiction fabuleuse expriment l'identité profonde de la nation. Dans les cœurs et les imaginations des contemporains existe maintenant ce pays, la Lituanie, qui avait perdu jusqu'à son nom.

Dans le même temps, Milosz apprend le lituanien, ce « sanscrit à peine effleuré par le temps ». Dans un élan de ferveur lyrique, il affirme que le berger lituanien peut être compris par le spécialiste du sanscrit car, dans cette langue, « résonne, comme au fond d'une conque, l'écho d'un monde évanoui ».

Mais voici que les réalités politiques le rattrapent. « On ne veut plus de nous », dit-il un jour à Prozor. En 1924, il écrit à Gauss que l'on se souvient de sa naissance aristocratique et de sa mère juive. Une nouvelle génération est prête à entrer en politique. « Je ne suis pas Lituanien lituanisant », dit-il encore. Petras Klimas qui lui succèdera et sera pour lui un ami précieux est appelé un « Lituanien archétype ». En 1925, il donne donc sa démission de ministre de plein exercice. Il deviendra ministre résident et continuera à rédiger toutes les notes diplomatiques qui sortent de la Légation, jusqu'à sa retraite, en 1938.

Une lettre à Natalie Barney nous apprend qu'il avait refusé le poste de vice-ministre des Affaires étrangères, en 1921. Un certain malaise est perceptible. Vivre dans son pays ? « J'y mourrais d'épouvante », écrit-il (Lettres à Natalie Barney, 1976). Au même moment, sans transition, il célèbre la Lituanie éternelle dans des textes enflammés. Ses deux sincérités, ses deux allégeances, coexistent.

Il s'apprête à écrire *Ars Magna* et *Les Arcanes*, textes métaphysiques dans lesquels il expose sa cosmologie spirituelle, ses conceptions de l'espace et du temps qui n'existent pas puisqu'ils sont donnés en bloc, avec la matière, dans le mouvement. La Lituanie, lieu identitaire essentiel, n'envahit plus sa vie. Elle est relativisée ; c'est pourquoi il pourra prendre la nationalité française, en 1931, tout en restant fidèle à son pays. Petras Klimas, lors de son enterrement, a eu cette expression très juste : « Milosz, parfait Lituanien, excellent Français ». Petras Klimas était aussi un bon diplomate !

Dans cette seconde étape, il y a eu chez Milosz un enracinement national, puis un dépassement de toutes les frontières, une aspiration à l'universalité. Dans un article, il affirme : « La Lituanie c'est plus qu'une patrie, c'est une idée. » Sa quête s'intériorise de plus en plus.

Une troisième étape s'annonce alors dans son itinéraire.

De pays réel, la Lituanie devient région immatérielle, au ciel des archétypes. Le poète, le diplomate, le conteur laissent la place au métaphysicien qui construit, dans une sorte

d'ivresse spirituelle, une réalité qui « est un absolu de l'Abstraction » (Lettres à Christian Gauss, 1976, 80). Son dernier texte de diplomate date de 1927, il s'intitule « Deux messianismes politiques ». Milosz écrit : « J'ai développé en moi le sens de la réalité spirituelle pure. » Au cours de cette troisième étape de son itinéraire, Milosz renie sa poésie lyrique et personnelle qui ne traitait que de son « petit moi ».

Les thèmes de ces poèmes se retrouvent cependant dans ses textes, mais à un autre niveau. Ils ont changé de registre. Les soleils de l'enfance sont devenus « le soleil de la Mémoire », le jardin de Czereïa, « le premier jardin », la clef de Witold qui ouvrait la maison des ancêtres est maintenant « la clef d'or qui ouvre le monde lumière », l'abeille de juin est devenue l'abeille reine des textes ésotériques, enfin l'exil de l'enfant d'autrefois a trouvé son explication : il s'agit de l'exil de tout homme séparé de ses origines divines. Et le mot patrie prend désormais une majuscule.

Milosz vit dans le monde des archétypes, dans le monde des essences, bien loin de la tourmente de l'espace et du temps. Sa prière s'énonce ainsi : « Reconduis ton enfant aux sources de la Mémoire » (Poésies II, 1960). Mais cette mémoire n'est plus alimentée par les souvenirs personnels de l'enfant de Czereïa ; les souvenirs sont ceux de l'âme avant qu'elle ne soit devenue prisonnière du corps.

Archétype vient d'un mot grec qui signifie empreinte, marque imprimée par un coup. L'archétype est donc le modèle primitif, primordial, originel d'une chose. Milosz écrit qu'il a réussi « à se frayer un chemin jusqu'à la région spirituelle des archétypes ». Comme pour la recréation de la Lituanie, il vit sur deux niveaux en même temps. Il y avait la Lituanie réelle de la Légation et la Lituanie immémoriale, il y a maintenant le monde matériel, visible, et celui de sa cosmologie spirituelle aux vérités éternelles. Tout en étant parfait diplomate (tous les témoignages le montrent), ami très attentionné (les lettres le prouvent), il construit ce qu'il appelle une « cathédrale mentale » dans sa tête et se meut avec aisance dans son monde métaphysique (Jacques Buge, 1963, 266). Il a trouvé un lieu solide et sûr dans une patrie idéale et dématérialisée.

Nous sommes à présent dans les années trente et le diplomate qu'est Milosz voit arriver les malheurs des temps. Dès 1933, il se nourrit de l'Apocalypse et le décrypte au moyen d'une méthode tirée de la kabbale hébraïque : chaque lettre possède un poids numérique et peut être déplacée dans le mot, pour en trouver les significations cachées. Il publie *L'Apocalypse de saint Jean déchiffrée*. Pour lui cet ouvrage est impersonnel et les méthodes employées par son auteur, scientifiques.

Dans ces textes, il reprend les mots de son enfance et les déchiffre pour élucider leur mystère. Et voici ce qu'il découvre : son nom Milosz peut être lu comme le Schilo, celui qui reçoit la récompense et celui qui sauve ; Oscar, c'est Sorek, le meilleur cep de la vigne ; Czereïa c'est l'erez hébraïque, et les douze étoiles de l'Apocalypse sont les douze lettres du prénom de sa mère : Marie Rosalie.

Son destin s'éclaire et prend sens. Il y avait donc une orientation cachée qui liait les différentes facettes de sa vie morcelée. Depuis les origines, une continuité existe qui ordonne finalement le chaos de sa vie bousculée.

Milosz connaît alors comme une obsession des commencements. Il écrit *Les Origines du peuple juif* (1932) ensuite *Les Origines du peuple lituanien* (1937). Dans ces ouvrages, il démontre – par des méthodes très contestées qui comparent les langues et les folklores – que les Juifs sont des Ibères et que les Lituaniens sont aussi des Ibères.

Voici le jugement d'un ami de Milosz, archéologue, Salomon Reinach : « Les étymologies de Milosz sont tout à fait folles, et il ne se trouvera aucun savant pour les prendre au sérieux. Milosz est un poète qui aborde ces questions avec la sereine ignorance d'un amateur ». Mais Milosz, lui, a trouvé des assises solides. Il accède à l'unité tant désirée de son être déchiré. Les tourments nés de sa double identité juive et chrétienne s'apaisent. Il réussit à échapper à l'exil et à son épuisement (le mot est de Czeslaw).

Maurice Prozor – dans son article de 1920 consacré à Milosz – expliquait ainsi le messianisme des « peuples sous le joug de l'oppression » : « Le conquérant moscovite avait maintenu la Lituanie loin des réalités du temps présent, l'avait vouée aux rêves du passé et aux visions de l'avenir. Poètes et prophètes y exercèrent dès lors un ascendant exclusif sur les âmes en détresse » (Cahiers des Amis de Milosz, 2009, 75). Il évoquait Mickiewicz et Towianski. Milosz partageait cette analyse et parlait de « ce messianisme qui occupe une place si grande dans le caractère lituanien ». L'expérience spirituelle des individus peut encore être reliée aux vicissitudes historiques d'une époque. L'entre-deux-guerres voit monter les dangers de toutes parts et Milosz, diplomate, les connaît mieux qu'un autre. Il réoriente ses recherches poétiques et personnelles sur un autre plan.

Nous sommes passés d'une patrie affective, celle de l'enfance, à une patrie aux dimensions réelles, mais aux frontières s'élargissant sans cesse dans le sens de l'espace et du temps. Puis, un autre palier est atteint. La réalité pour Milosz devient celle qu'il construit. De l'exil à la vraie patrie, du départ à l'arrivée, il y eut toute une vie de voyage intérieur. Milosz parla comme un exilé nostalgique, puis comme un diplomate lyrique, enfin comme un initié et un prophète. À chacune de ces étapes, il bâtit un abri provisoire pour aller plus loin. Ce long voyage, il ne l'entreprend pas seul, mais accompagné de ses « maîtres », chercheurs d'absolu – Dante, Goethe, Swedenborg – et guidé fermement par une boussole, ses lectures savantes de la Bible.

Parvenu à ce stade, le voyageur n'a plus besoin du mot patrie, puisqu'il peut affirmer : « Le lieu Réel, le lieu seul situé, est en moi ». Il connaît ce qu'il appelle « la vie délivrée » ; délivrée des chaînes de l'espace et du temps, des tourments de la recherche, d'une identité difficile, délivrée même de la quête d'une patrie terrestre.

Le pèlerinage connaît un aboutissement. L'exil vécu dans sa dimension personnelle, nationale, spirituelle est vaincu.

Un dernier stade reste à franchir ; il l'envisage dans la sérénité. Début 1939, il parle de Fontainebleau, de la maison qu'il vient d'acheter : « C'est là que je compte terminer mes travaux et attendre l'admirable Paix de la mort. » Il accèdera alors à son ultime Patrie.

BIBLIOGRAPHIE

Buge J. (1963). Milosz en quête du Divin. Lettres inédites à Dom Bernard de Gérardon. Paris: Librairie Nizet.

Cahiers des Amis de Milosz (1972–1976–2009), n° 8, n° 16, n° 36, n° 48. Paris: L'Harmattan.

Milosz Oscar Vladislas de Lubicz (1960). Poésies II: Les Eléments – Autres Poèmes – Symphonies – Nihumîm – Adramandoni – La Confession de Lemuel – Derniers Poèmes. Paris: André Silvaire.

Milosz Oscar Vladislas de Lubicz (1990). Deux Messianismes politiques. Paris: André Silvaire.

Milosz Oscar Vladislas de Lubicz (1976). Lettres Inédites à Christian Gauss. Paris: André Silvaire.

Janine Kohler

FROM EXILE TO A “LIBERATED LIFE”, THE HOMELANDS OF OSCAR MIŁOZ

Summary

For a long time, the exiled Miłosz was in search of a homeland. The first step of this search was the land of his childhood. He mentions it in contradictory terms. In his novel *Les Zborowski* there is a decedent and desolate Lithuania. He states: “I am the son of a dead homeland.” Yet in poems written in the same period appears another homeland. Illuminated and consoling, he speaks of a lost paradise. The second part is different. In 1918, Miłosz chooses to be Lithuanian and becomes the first representative of the independent country. He has at last found the true homeland. In the beginning, since in due time Miłosz feels limited in this role, becoming an initiated prophet, and the reality of a country all too relative. He discovers another homeland. The third part is that of spirituality. After the emotional homeland of his youth, after the homeland of politics and diplomacy, Miłosz reaches “pure spiritual reality” and discovers a “liberated life”, free of space and time, free from the torments of exile. Now he writes “Homeland” with a capital “H”.